



**HAL**  
open science

**Jacobo Machover, La face cachée du Che**  
Stéphane Boisard

► **To cite this version:**

Stéphane Boisard. Jacobo Machover, La face cachée du Che. Cahiers des Amériques Latines, 2013, <http://journals.openedition.org/cal/2160>. hal-01948277

**HAL Id: hal-01948277**

**<https://hal.science/hal-01948277>**

Submitted on 20 Dec 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jacobo Machover, *La face cachée du Che*

Paris, Buchet / Chastel, 2007, 196 p.

Stéphane Boisard

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/cal/2160>

ISSN : 2268-4247

**Éditeur**

Institut des hautes études de l'Amérique latine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 août 2007

Pagination : 245-249

ISBN : 9782371540484

ISSN : 1141-7161

Ce document vous est offert par Université Toulouse 2 - Jean Jaurès



**Référence électronique**

Stéphane Boisard, « Jacobo Machover, *La face cachée du Che* », *Cahiers des Amériques latines* [En ligne], 54-55 | 2007, mis en ligne le 31 janvier 2013, consulté le 20 décembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/cal/2160>

---



Les *Cahiers des Amériques latines* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification 4.0 International.



naissante ». La victoire des patriotes qui se joue dans les années 1820-1821 est définitive avec la bataille de Carabobo, qui scelle la fin du conflit après la prise de Caracas par les patriotes et ouvre la voie à la libération des régions voisines – notamment le Pérou.

Comprendre les mutations de ces armées et la façon dont les hommes s'y sont (plus ou moins volontairement et sur fond de désertion en masse) incorporés, c'est mieux appréhender ces différents visages que prennent ces guerres d'indépendance. En cela, elles sont le reflet du caractère accidentel de la rupture et du conflit de souveraineté qui s'est joué tout d'abord en cités rivales à l'intérieur de chacun des deux espaces ici étudiés, mais aussi au nom du monarque déchu et pour la sauvegarde de la monarchie espagnole.

Ces armées qui, tour à tour, incarnent la Nation et sont le bras armé de la République, tout en servant de « cheminée sociale » et de lieu de brassage social et ethnique, ont marqué de leur empreinte un rapport spécifique au politique, mais aussi son fonctionnement. Ce sont elles qui élisent le Congrès vénézuélien de 1818 ; si celui-ci, scellant la fondation de la République de Colombie en 1821 (borne chronologique terminale de cette enquête) bénéficie d'une plus large assise populaire, il n'en demeure pas moins que l'on assiste à une militarisation du pouvoir et à une surdétermination de l'élément armé aussi bien dans la culture politique que dans la conformation des identités nationales dès lors que ce sont elles qui ont refondé la République.

On est loin d'avoir ici épuisé toutes les problématiques abordées par Clément Thibaud dans cet ouvrage dense et érudit, notamment celles liées au développement du caudillisme qui permettent de comprendre dans une perspective renouvelée la participation de ces corps armées aux *pronunciamientos* qui vont se développer au cours des décennies postérieures et qui renvoient, comme le soulignait si justement François-Xavier Guerra pour la Mexique, à la force des armes, mais aussi à l'imaginaire qui fait d'eux l'autre face de la représentation de la nation (« El pronunciamiento en México : prácticas e imaginarios », *Trace*, n° 37, juin 2000, p. 23-24). Enfin, un regret peut-être : l'absence dans les annexes par ailleurs riches, qui attestent la variété et le volume des sources consultées aussi bien en Amérique qu'en Espagne, d'une bibliographie thématique qui aurait permis que soient mieux mis en valeur le renouvellement historiographique ici proposé et les fondements théoriques extrêmement riches sur lesquelles il s'appuie.

Véronique Hébrard  
(Université Paris I / MASCIPPO)

**Jacobo Machover, *La face cachée du Che*, Paris, Buchet / Chastel, 2007, 196 p.**

S'attaquer aux mythes est une tâche prométhéenne et Jacobo Machover, dans son livre sur *La face cachée du Che*, en fait la cruelle expérience. S'il faut savoir gré à cet auteur de porter un regard sans complaisance sur la figure emblématique d'Ernesto Guevara de la Serna, il faut aussi s'interroger sur l'échec de son entreprise. À sa décharge et comme le

confirme les commentaires – ou bien laudateurs ou bien injurieux – suscités par ce livre, il n'est pas aisé de proposer une lecture critique de l'histoire cubaine récente. Pour une gauche en mal de repères, on peut comprendre qu'il est ardu de malmener l'un de ses derniers héros, même si cela lui serait salutaire. En revanche, on aurait pu attendre de la part d'un intellectuel exilé de longue date une étude plus dépassionnée et vraiment rigoureuse. En effet, à la différence de certains exilés de la dernière heure qui brûlent aujourd'hui ce qu'ils ont servilement vénéré auparavant, Machover, parti de Cuba en 1963 à l'âge de neuf ans, se présente depuis la fin des années 1970 comme un déçu du castrisme et se range derrière la figure de Régis Debray. Pourquoi, alors, cet insuccès ?

Les raisons sont multiples et ne peuvent être abordées toutes ici. Cependant, la limite de ce livre se trouve peut-être résumée dans son titre même. Cette face « cachée » du Che – « cachée » écrit en lettres de sang – sent malheureusement le coup éditorial et laisse présager dès le départ la partialité du point de vue. À partir de sources accessibles à toute personne qui désire s'informer, Machover prétend rétablir ici la vérité sur le Che, vérité selon lui tronquée par les hagiographes qui ont façonné le « mythe Guevara ». Or, reconnaissant que les archives le concernant font encore défaut (p. 16), Machover n'hésite pourtant pas à procéder par affirmations sentencieuses, comme par exemple lorsqu'il écrit dans sa conclusion : « savent-ils seulement, tous ceux qui continuent de brandir sa figure comme un étendard, que le Che n'avait comme idéologie que

le culte de la mort, la sienne et celle des autres, ainsi que l'instauration de régimes totalitaires partout dans le monde ? » (p. 196).

De fait, la question des sources est primordiale. Jacobo Machover se targue d'avoir lu la production guévarienne. C'est une approche pertinente si l'on considère que nombre de ceux qui se revendiquent aujourd'hui de Guevara ne l'ont jamais lu. Et cela n'est pas une mince affaire car l'homme a beaucoup produit et beaucoup parlé. Mais pourquoi citer si peu de textes et de discours ? Et quand cela est le cas, pourquoi n'utiliser que des références et concepts épars venant généralement étayer une idée préconçue du personnage ? Par ailleurs, et sous prétexte que les exégètes du Che ont brouillé les pistes et transformé ses errances d'aventuriers et ses errements d'homme politique en destin révolutionnaire (p. 17), Machover ne se fie qu'à la vision des opposants. Tout précieux qu'ils soient, les témoignages d'Huber Matos et de Dariel « Benigno » Alarcón, pour ne citer qu'eux, ne sauraient renfermer l'entière vérité sur l'homme et sur son action. À ne privilégier qu'une lecture de l'histoire, l'auteur n'arrive pas à percevoir la complexité du personnage historique et à dissiper le malaise qui pointe dès les premières lignes quant à ses intentions : régler son compte au personnage historique à coup d'assertions péremptoires, au motif qu'il ne correspond pas au mythe actuel.

Faut-il rappeler que le rôle de tout mythe est de proposer un récit à visée téléologique, donc en règle générale magnifié, qui permette à un groupe



humain de se projeter vers un avenir en accord avec ses origines ? En si peu de pages, Machover aurait dû choisir : ou bien étudier le personnage ou bien étudier le mythe, mais en aucun cas opérer un aller-retour constant entre l'un et l'autre. Car cela soulève la question épistémologique fondamentale de la périodisation et de la contextualisation de la production intellectuelle et de la geste de Guevara. En effet, comment reprocher au Guevara des années 1960 de ne pas correspondre à l'image que l'on en a aujourd'hui ? Si la faute en revient à ceux qui ont utilisé son image, il faut alors montrer comment ils l'ont construite et comment ils l'instrumentalisent. Si la faute en incombe « aux innombrables sympathisants [de la Révolution cubaine] dont la capacité d'aveuglement est infinie » (p. 196), il faut alors s'intéresser aux transferts culturels et s'interroger sur la fonction des mythes. Mais ce n'est pas là le propos de l'auteur puisqu'il affirme (p. 16-17) que « le plus significatif dans ce travail, ce sont les mots de Guevara lui-même. À quarante ans de sa mort, débarrassés du contexte dans lequel ils ont été produits, ils acquièrent une dimension différente, beaucoup moins lyrique que par le passé. Ils constituent les jalons qui annoncent une course vers l'abîme du guérillero argentin ».

À titre d'exemple, l'auteur dénonce l'homophobie d'Ernesto Guevara qui cadrerait mal avec le rôle de porte-étendard des victimes de toutes les oppressions. Mais il eût été plus pertinent de se demander pourquoi un révolutionnaire, qui prétend incarner « l'homme nouveau » et représenter les « damnés de la

terre », partage sur ce point les mêmes idées conservatrices que la quasi-totalité de ses contemporains ? Et, en contrepoint, questionner le grand malentendu entre la jeunesse rebelle du Tiers Monde qui prend les armes dans le cadre des guerres de décolonisation ou des luttes anti-impérialistes et celle des pays du « Centre » qui, avec mai 68 et ses suites, parle plus de révolution culturelle que de révolution proprement politique. Ainsi, plutôt que d'en rester à l'anecdote du voyage du *beatnik* Allen Ginsberg à Cuba en janvier 1965 qui se voit refouler par les autorités cubaines alors qu'il est censé présider le jury du Prix *Casa de las Américas* (p. 94), il eût été éclairant de se demander pourquoi il n'y avait « rien de plus éloigné de la mentalité de Guevara que les écrivains de la *beat generation* ou les hippies » (p. 24).

Si l'on peut souscrire à de nombreuses hypothèses avancées de ce livre, la principale d'entre elle étant qu'Ernesto Guevara a commis de multiples erreurs et qu'il a échoué dans nombre de ses entreprises, on ne peut accepter la caricature qui est donné du personnage. D'une manière générale, l'absence de périodisation et de contextualisation contribue à l'ébauche d'un personnage archétypique : bourreau sanguinaire et autoritaire, stalinien dogmatique et révolutionnaire messianique, incohérent intellectuellement parce qu'il s'oppose à l'Union soviétique à partir de 1964 après avoir professé son admiration pour Staline en 1953. Rappelons qu'ils sont nombreux, sympathisants et d'intellectuels de gauche, à tenir ce discours à la mort du « petit père des peuples », ce qui naturellement ne les excuse pas, mais

qui soulève tout de même la question de la fascination qu'exerce l'URSS sur une partie de la gauche à cette époque. Il ne s'agit en aucun cas ici de minimiser les exactions commises par Ernesto Guevara et de porter un regard lénifiant sur son idéologie et sa personnalité, mais il n'est pas possible non plus de souscrire à la conclusion de Machover lorsqu'il écrit : « comment a-t-on pu voir en un homme qui distillait la haine par tous ses pores un symbole de la rédemption, pratiquement une résurrection du Christ sur terre ? » (p. 193).

Sur le plan idéologique par exemple, il eût été passionnant de s'intéresser aux sources intellectuelles du « guevarisme » qui ne sont qu'effleurées dans le livre : « le guévarisme n'a été qu'un semblant de doctrine, une somme de concepts plus ou moins bien assimilés, un mélange de péronisme et d'anti-péronisme, de stalinisme et de maoïsme, parfois de trotskisme, le tout teinté de quelques fulgurances vaguement humanistes » (p. 193). Comment présenter un *patchwork* aussi complexe sans mentionner les textes et sans replacer toutes ces idéologies dans une pensée tiers-mondiste en construction, qui cherche son autonomie par rapport aux centres intellectuels des premier et deuxième mondes. Car c'est là, en pleine guerre froide – à laquelle il est à peine fait allusion – et dans des mondes périphériques en proie à la misère et aux affrontements politiques violents que se forge progressivement la pensée de Guevara. Même traitement superficiel pour des sujets aussi importants que le « messianisme » et la culture politique violente de la gauche latino-américaine, évoqués sans

l'ombre d'une analyse critique et de références historiques.

À l'issue de ce livre, on peut se demander si ces interrogations présentent un quelconque intérêt pour Machover. Car selon lui, le Che, une fois enrôlé dans les troupes castristes, n'a plus jamais été maître de son propre destin. Opérant par sous-entendus qui seraient autant de secrets de polichinelle, l'auteur insinue que Guevara aurait été totalement soumis aux diktats de Fidel Castro qui, en demiurge tout puissant, aurait eu droit de vie et de mort sur lui : « son sacrifice ultime a été voulu par Fidel Castro et accepté par lui-même, comme expiation d'innombrables fautes politiques (réelles ou supposées) envers son chef vénéré, dont le but principal était de se perpétuer au pouvoir le plus longtemps possible » (p. 196). En fait, la clef de compréhension du guévarisme et du personnage historique serait à rechercher dans cette obéissance à la fois subie et acceptée de Guevara envers Castro : « depuis sa rencontre avec Castro au Mexique, [il] avait eu quelqu'un à admirer et à servir. Ce n'était plus Staline, mais un chef bien vivant » (p. 74). Partant de l'idée que « Fidel Castro ne laissait à personne d'autre que lui-même le soin de définir ses propres orientations » (p. 74), Machover affirme alors que le Che ne fut qu'un instrument dans les mains du chef suprême : « Guevara était chargé de polémiquer en lieu et place de Castro [...] Il avait défini le caractère marxiste de la révolution cubaine avant tout le monde, à la fois par conviction et comme acte de défi envers les américains [mais] les textes et les discours de Guevara étaient, à cette époque, contrôlés et, au



besoin, expurgés par Castro de ce qui ne lui convenait pas » (p. 70-73). Quid du dernier acte, la campagne de Bolivie, où Ernesto Guevara aurait été trahi par le Parti communiste bolivien et par Fidel Castro ? Cette trahison a-elle été une punition pour celui qui avait désobéi au chef lors de son discours d'Alger en 1965 en s'en prenant ouvertement à l'Union soviétique pour son manque de soutien aux pays du Tiers Monde engagés dans des luttes d'indépendance politique et économique ? Là encore, l'auteur de cet ouvrage – non sans quelques accents de compassion envers celui qu'il considère alors comme une victime – tranche cette question fondamentale des rapports entre Castro et Guevara sans apporter la moindre preuve tangible de ce qu'il avance. Bref, une conclusion à l'image de ce livre qui confortera les opposants du Che dans leur rejet et qui ne s'attirera que le mépris de ses défenseurs à tout crin. En tout état de cause, un livre qui laissera sur leur faim les personnes désireuses de rentrer dans la complexité d'un personnage aux multiples facettes et reflets.

Stéphane Boisard  
(Université Paris III / MASCIPPO)

**Carlos A. Aguirre Rojas,**  
***L'Amérique latine***  
***en rébellion. Mouvements***  
***antisystémiques et mort***  
***de la politique moderne, Paris,***  
**L'Harmattan, 2008, 158 p.**

El actual *sistema-mundo* se encuentra en una profunda crisis estructural, por tanto, su geo-cultura en tanto mecanismo ideológico pierde legitimación.

No es fortuito que la pérdida de hegemonía del Atlántico Norte esté articulada a la irrupción de movimientos sociales en América Latina. En este sentido surge la interrogante sobre la trascendencia de América Latina en la reconfiguración de la relaciones de poder en el siglo XXI. Desde una perspectiva emanada indudablemente de las ciencias sociales históricas y sustentada en los aportes teóricos de Immanuel Wallerstein y Fernand Braudel, Aguirre Rojas reflexiona sobre el significado de la civilización latinoamericana en la transición histórica que presenciamos. Para ello no sólo recurre al análisis de los procesos sociales de los últimos tres lustros, sino que además intenta, desde la larga duración, entender dichos procesos como expresiones de crisis estructurales inmanentes a la *economía-mundo*.

En el primer capítulo, Aguirre Rojas desarrolla una interpretación sobre la política exterior norte-americana a partir del 11 de septiembre de 2001 y su efecto en América Latina. La guerra preventiva denominada por el autor como "proyecto macartista global" (p. 31) está ligada a la defensa de la centralidad del Atlántico Norte y la implantación de programas de corte neo-colonial en el espacio latinoamericano (Área de Libre Comercio para las Américas, Plan Colombia e Iniciativa Mérida otrora Plan Puebla-Panamá) con la finalidad de preservar relaciones asimétricas entre centro y periferia. La diversidad y riqueza en recursos naturales cifran a Latinoamérica como una pieza clave en la lógica de acumulación y expoliación capitalista.

La segunda sección aborda la emergencia de las nuevas derechas y las nuevas